



Tribunal pour les générations futures des Rencontres interprofessionnelles du livre en Auvergne-Rhône-Alpes : « Toutes les littératures sont-elles bonnes à lire ? »

Lundi 2 juillet 2018 – Auvergne-Rhône-Alpes Livre et Lecture, Lyon

OUVERTURE

RÉQUISITOIRE

PLAIDOIRIE

OUVERTURE par Emmanuelle Pireyre, présidente

Bonsoir à tous et bienvenue au Tribunal pour les Générations Futures !

Celles-ci ne sont jamais représentées juridiquement. Et pour cause : elles n'existent pas ! Le média Usbek & Rica a donc décidé de remédier à cela en développant le concept de cette conférence. Mais avant d'ouvrir la séance, une rapide présentation des raisons qui nous rassemblent s'impose :

Évolution des pratiques de lecture, érosion du nombre de grands lecteurs, déclin des ventes de littérature générale, influence grandissante sur les jeunes publics des littératures de genre et des produits éditoriaux marketés, montée en flèche des autres pratiques culturelles (jeux vidéos, séries...) et des effets collatéraux sur l'édition de fiction... Autant de constats et de sujets qui suscitent l'inquiétude d'une part importante du monde du livre.

« La fin d'un écosystème », titrait récemment Livre Hebdo dans une enquête sur l'édition de littérature, dont le modèle est « bouleversé par l'essor du numérique qui transforme les modes de consommation culturelle tandis que les relais prescripteurs passent désormais par la Toile ». Résultat au niveau des ventes : la littérature cède peu à peu du terrain aux « feel-good books » et au polar.

Alors certes, on n'a jamais autant lu qu'aujourd'hui, se dit-il ici et là, pourtant « on ne lit plus en continu, mais par petites tranches » (Jean-Yves Mollier) et « notre système de lecture est en train de basculer » car les nouvelles formes (essentiellement numériques) produisent un nouveau sens... Alors assiste-t-on à un irrémédiable recul de la lecture cursive de fiction ou bien les comportements des lecteurs évoluent-ils simplement au point de permettre aux nouveaux rois et aux nouvelles reines de la fantasy, de la romance et du « young adult », de prendre le pouvoir sur la

littérature ?

La vieille doxa d'une littérature perçue comme poussiéreuse et élitiste est-elle en passe d'être remise en cause par ces communautés de lecteurs qui partagent leurs coups de cœur en un clic, plébiscitent des auteurs autoédités, privilégiant finalement des formes plus populaires (plus démocratiques ?) de littérature ?

Que cache cette nouvelle querelle des Anciens et des Modernes ? La polémique qui agitant le monde littéraire et artistique à la fin du XVII^e siècle à l'Académie française fait-elle son retour ? Les tenants de la littérature blanche sont-ils les derniers soldats d'un monde perdu, alors que les mercenaires des littératures de genre portent les valeurs d'une nouvelle modernité littéraire, assumant notamment sa part « numérique » ? Aujourd'hui, en tout cas, le succès mondial des séries, la montée en flèche des plateformes d'écriture, la présence centrale de ces littératures de genre dans les pratiques culturelles font que le temps consacré à la littérature « blanche » se présente à la marge. Et cette marge devient de plus en plus étroite.

Est-ce à dire que la baisse tendancielle des ventes de littérature générale est une fatalité produite par ces nouvelles générations de lecteurs reclus dans ces genres, jugés il y a encore peu « illégitimes » ? Ou bien la littérature générale peut-elle encore espérer de ces lecteurs curieux, versatiles et touche-à-tout, qui se jouent des frontières sur leur compte Facebook comme dans les littératures ? Selon certains, si le nombre de grands lecteurs diminue et si l'édition de littérature est en crise, le nombre global de lecteurs augmente en même temps que les phénomènes de bestsellerisation, et, finalement, qu'importe le livre pourvu qu'il y ait lecture ! Quant aux élites littéraires, qu'elles cessent tout bonnement de dénigrer la culture populaire et ces tout jeunes auteurs, parfois nés sur Internet, qui dédicacent leurs livres par centaines à des fans de leur âge...

D'autres, cependant, estiment que la marchandisation de la littérature est en route et que les lecteurs n'évolueront jamais d'un genre à un autre, se contentant d'ingérer, l'une après l'autre, les séries de la chick-litt ou des shonen, incarnation en littérature de la production standardisée et mondialisée. Pour eux, souvent consternés par l'aliénation commerciale des genres, Duras s'apparente à une héroïne de la Résistance et Proust au témoin sublime et immaculé d'un âge d'or disparu.

En fait, faut-il encore se battre pour ramener la littérature générale et une forme d'ambition littéraire au cœur des pratiques de ces lecteurs, jeunes ou vieux ? Faut-il défendre le pouvoir des mots, s'accrocher à l'idée qu'il y a une bonne et une mauvaise littérature, ou respecter l'autonomie du consommateur culturel libre de ses pratiques et de ses choix parmi l'offre dominante du marché ?

Ce soir, au nom des générations à venir, le Tribunal se rassemble et appelle à la barre les acteurs culturels pour déterminer si oui ou non, toutes les littératures sont-elles bonnes à lire ?

RÉQUISITOIRE de Thierry Renard, procureur

Madame la Présidente,

Mesdames et Messieurs les Jurés,

Mesdames et Messieurs,

et comme le disait avant moi l'un de mes illustres prédécesseurs, en ouverture de ses vibrants réquisitoires, le Procureur Pierre Desproges,

Cher public, cher public chéri,

Il y a bien, dans ce pays comme ailleurs, quelque chose de pourri au royaume de la littérature. J'en veux pour preuve les propos éclairés de l'un de nos grands écrivains de langue française et, aussi, brave humaniste devant l'éternité – à ses heures, certes, surtout les plus troubles –, dans un livre daté de 2007, au titre déjà prémonitoire, Désenchantement de la littérature. J'ai nommé celui qui, parlant ou écrivant, demeure « hantée par la nuit », voire par sa propre nuit : Richard Millet. Et que nous dit Richard Millet dans ces pages qui, sans aucun doute, en feront frémir plus d'une, ou plus d'un ?

Il nous dit à peu près ceci, Mesdames et Messieurs, public chéri : « Raréfaction, aplatissement, perte du sens : autres noms du désenchantement, de la terrible réduction du monde par la technique, l'objet, l'image, la communication, la publicité, le mensonge médiatique, l'illusion télévisuelle, le clonage humain, l'eugénisme déjà à l'œuvre. La culture s'achève paradoxalement au moment où tout homme, chez lui, grâce à un ordinateur, peut disposer d'à peu près la totalité des savoirs de l'humanité et n'en veut ou n'en peut plus rien faire, pas même comme divertissement. La littérature ne pèse plus rien, ni économiquement ni symboliquement. Vaincus, nous demeurons néanmoins en guerre, nous qui sommes attachés à l'inachevé comme à un principe, chaque homme étant à lui seul non seulement une guerre civile, comme disait T. E. Lawrence, mais aussi une apocalypse. Une guerre qui, pour l'écrivain, a donc lieu dans la langue, fût-ce en pure perte, pour la beauté du geste. »

Voilà, c'est dit. Et c'est joliment dit. Et c'est tragiquement dit, même. Mais, Mesdames et Messieurs, ce n'est pas tout, non !

Nous n'en avons pas encore terminé avec ce monde brisé, devenu pourri, lui aussi. Ce monde où ça va la vie si vite, où tout va d'un pas si terriblement pressé. « Être écrivain, c'est jouer l'éthique contre le droit, l'art contre la loi, l'individu contre le nombre, le paria contre le citoyen... »

Et nous en appelons, bien entendu, avec à la bouche les mots de l'espérance la plus vaine et qu'exceptionnellement cicatrisée, aux générations futures sans être véritablement certains que, demain, ces dernières nous liront encore...

Mesdames et Messieurs, cher public, public chéri, nous marchons désormais dans les décombres d'une grande civilisation dont nous sommes devenus, en très peu d'années, les Grecs et les Latins. Des survivants, presque.

Pour conclure, Madame la Présidente, Mesdames et Messieurs les Jurés, je n'opposerai pas les genres littéraires entre eux, étant convaincu que c'est peine perdue et qu'il y a mieux à faire. Étant également convaincu que les véritables écrivains – ceux qui, parmi nous, sont restés vivants – parlent avant tout du monde et de ce qui les relie aux autres, j'affirmerai que la découverte d'une œuvre littéraire peut être encore, pour tout lecteur, un choc esthétique et sensible.

J'en appelle maintenant, Mesdames et Messieurs les Jurés, à votre sens du jugement et à votre juste interprétation des faits.

Ne vous laissez pas tromper, soyez vigilants.

Faites preuve de rigueur et de fermeté.

Merci.

PLAIDOIRIE d'Olivier Jouvray, avocat de la défense

Chers jurés, s'il s'agit de répondre à la question de savoir si toutes les littératures sont bonnes à lire, vous connaissez ma position. Évidemment que oui, je ne comprends même pas qu'on puisse en douter.

Parce que, si l'on décide que toutes les littératures ne sont pas bonnes à lire alors il sera de notre devoir de définir quelle serait la bonne et quelle serait la mauvaise.

Une fois la mauvaise précisément identifiée, nous pourrions imprimer sur les ouvrages concernés, des messages de prévention. « Attention, ce livre peut diminuer vos capacités cognitives » ou « Soyez prudent, ce roman contient des clichés éculés ». On pourrait aussi imprimer au dos des livres, leur composition, combien de mots de vocabulaire différents ils contiennent ou coller des pastilles de couleur, du rouge au vert, selon la richesse grammaticale de l'ouvrage.

Eh oui, faut savoir ce qu'on veut dans la vie, va falloir accepter de sacrés changements ! Êtes-vous prêts à assumer cela ?

Bon, plaisanterie mise à part, je crois qu'il y a une question plus importante à laquelle il nous faut répondre pour prendre une décision éclairée. Oublions les notions de littérature, de genre, de catégorie, quelles qu'elles soient.

Parlons du livre.

Qu'est-ce qu'un livre ?

C'est la question que je pose à mes étudiants chaque année. Qu'est-ce que c'est que ce truc, comment ça marche, pourquoi on en lit, pourquoi on en achète ? Et qu'est-ce qu'on achète quand on achète un livre ?

On achète plein de choses quand on achète un livre. Mais d'abord je vais vous parler de ce qu'on n'achète pas.

Ce qu'on n'achète pas dans un livre, c'est l'histoire. L'histoire est gratuite, pour tout le monde, pour toujours. L'histoire n'appartient qu'à celui qui l'a écrite. C'est pour ça qu'on peut entrer dans une bibliothèque et lire gratuitement tout ce qu'on veut. C'est pour ça qu'on peut emprunter un livre à un ami et lire l'histoire gratuitement, ce n'est pas du piratage. Même dans les librairies on vous laisse feuilleter les ouvrages dans les étagères, il n'y a pas de blister autour des bouquins.

Pourquoi on n'achète pas l'histoire ? Parce qu'on considère que la culture est un bon engrais pour l'humanité, parce que la circulation libre des récits, quels qu'ils soient, est toujours un bénéfice pour la société. Parce que les histoires, c'est comme l'eau que l'on boit, l'air que l'on respire, c'est une ressource qu'on prélève dans le milieu naturel, qui est à la disposition de tous.

Mais alors qu'est-ce qu'on paie à la caisse de la librairie ? On rémunère tous ceux qui ont bossé pour faire venir cette histoire jusqu'à vos oreilles. De l'auteur (lui on le paie pas assez), jusqu'au libraire (lui non plus on le paie probablement pas assez). Mais surtout on achète un objet avec toutes ses fonctions associées.

Le livre est un objet qui permet d'entretenir un rapport sensuel avec une histoire. Grâce au livre on peut toucher, sentir, soupeser l'histoire. Ce n'est plus une parole en l'air, c'est là, physiquement, entre vos mains. Et elle sera là pour longtemps cette histoire, proche de vous, toujours disponible, toujours accueillante. Bien rangée dans votre bibliothèque. Vous pourrez la prêter cette histoire,

l'offrir même. C'est toujours un beau cadeau d'offrir un livre qu'on a aimé, on partage un moment de plaisir, on renforce un lien amical ou familial, c'est important.

Un livre c'est aussi une rencontre, une promesse, des espoirs, c'est comme faire la connaissance de quelqu'un qui a l'air sympathique. On espère que ça débouchera sur de belles expériences et de beaux souvenirs. Mais pour les livres, comme pour les amis, des fois ça ne marche pas, ça coince, on est déçu, frustré, voire en colère. Mais fallait-il pour autant refuser l'expérience ? On apprend toujours d'une expérience, même mauvaise.

Et puis ce livre, dans ma bibliothèque, avec ses compagnons, ils forment une belle décoration intérieure, une sorte de mur Facebook personnel qui va dire à mes invités, regardez ce que je lis, vous saurez un plus qui je suis.

Et grâce à ce livre, je vais pouvoir partager mes expériences avec d'autres, confronter mes goûts avec une communauté, débattre de tel ou tel scénario, affirmer ma personnalité, renforcer mon sentiment d'appartenance à un groupe, une communauté, une culture, une pensée. Dire qu'on aime lire tel ou tel livre, tel ou tel genre, c'est aussi s'exposer à la critique, à des avis contraires, c'est accepter une confrontation, ce n'est pas rien.

C'est pour toutes ces raisons et certainement bien d'autres qu'un livre est un objet sacré. C'est de la culture en conserve, c'est le gardien de l'intelligence et de la connerie humaine. C'est le garant de la transmission d'un patrimoine collectif pour les générations futures.

Au fait, vous tous membre du jury, vous est-il déjà arrivé de jeter un livre parce que vous l'avez trouvé mauvais ? Généralement on ne jette pas les livres qu'on a achetés ou qu'on nous a offerts, on les oublie dans un coin, on les revend, on les donne, mais on ne les balance pas à la poubelle. On ne déchire pas ses pages pour allumer le barbecue ou pour se faire une réserve de papier toilette ! Comment ça se fait ? C'est étrange non ?

Ne serait-ce pas parce qu'au fond de nous, une petite voix nous dit que dans n'importe quel bouquin, même celui qu'on n'a pas aimé, il y a peut-être quelque chose à sauver ? N'est-ce pas parce qu'on se dit que, si on ne l'a pas aimé, peut-être que quelqu'un d'autre y trouvera son compte ?

Donc chers jurés, je vous le dis comme je le pense. Les livres, les littératures, c'est comme les humains. Il y a des génies et il y a des cons, il y a des forces de la nature et il y a des handicapés, il y a des mous et il y a des durs, il y a des doux et il y a des rugueux. Il y a de tout, et tout ça mis ensemble, ça raconte la grande et magnifique histoire de l'humanité.

Personne ne mérite de finir à la poubelle parce qu'il y a des cons qui m'ont appris beaucoup et il y a des génies qui m'ont cassé les burnes. Donc oui, toutes les littératures sont bonnes à lire, parce qu'on apprendra toujours quelque chose.